

PERALDI, F., 1986, *La folie comme de raison, la folie des autres*, XI, 1, 175-176.

François Peraldi

Volume 11, Number 1, June 1986

Politiques et modèles I

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030329ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030329ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Peraldi, F. (1986). Review of [PERALDI, F., 1986, *La folie comme de raison, la folie des autres*, XI, 1, 175-176.] *Santé mentale au Québec*, 11(1), 175-176.
<https://doi.org/10.7202/030329ar>

La folie comme de raison, la folie des autres

Tout un chacun au Québec se souvient du titre d'un livre qui, dans les années soixante, fit sensation: **Les fous crient au secours, témoignage d'un ex-patient de Saint-Jean-de-Dieu**, par J.C. Pagé. On s'en souvient surtout parce que le rapport Bédard — pierre d'angle de la soi-disant révolution psychiatrique au Québec — aurait été la preuve éclatante de l'attention que l'État aurait manifesté à l'endroit de l'appel des fous, au point de vouloir «révolutionner» de fond en comble l'asile clos pour l'ouvrir sur l'univers en expansion infinie de la Santé Mentale. Et de gloser complaisamment depuis sur les mérites de la psychiatrie québécoise et les lumières de l'État!

On ne remarque pas, toutefois, que le livre de J.C. Pagé est depuis fort longtemps introuvable et que 25 ans après sa parution, rares sont ceux qui se souviennent de l'avoir lu et des questions véritables qu'il soulevait. On ne se souvient que de la soi-disant réponse apportée par les appareils de pouvoir psychiatriques au service de l'État.

Nous savons pourtant depuis longtemps que lorsque la réponse efface jusqu'au souvenir de la question posée, elle ne saurait être autre chose que répressive. Dans la réponse du rapport Bédard et les réformes entreprises il y a d'abord — avant même qu'on prenne en compte le bien-fondé du contenu de ces réponses — une volonté radicale de réduire les fous une fois pour toute au silence, de ne plus les entendre, de faire taire à n'importe quel prix (et le prix fut élevé) cette parole insupportable.

Plus de vingt ans après que le cri de J.C. Pagé eut été réduit au silence par la réponse médico-

bureaucratique qu'on connaît bien depuis que Françoise Boudreau en a fait l'histoire, la parole des fous réussit une nouvelle fois à percer le mur d'indifférence médicamenteuse par lequel la «révolution psychiatrique» a remplacé les murs de pierre et les barreaux d'acier d'autrefois.

Des fous — on dit aujourd'hui des «psychiatrisés» — ont réussi à court-circuiter le principe de l'Éternel Retour du Même dans les institutions psychiatriques en participant au groupe Solidarité-Psychiatrie fondé *hors institution* par Robert Letendre et Chantal Saab. Ils ont produit un livre tout à fait extraordinaire et d'autant plus bouleversant qu'anonyme: **La Folie comme de raison**. En effet, même si la liste de ceux qui ont participé à la rédaction de l'ouvrage est donnée au début du livre, tous les textes sont restés anonymes, d'où leur fantastique pouvoir d'interpellation, car ce ne sont plus X, Y ou Z qui parlent de leur folie, mais c'est la parole elle-même qui parle, qui nous parle, à nous lecteurs, tout autant qu'elle parle de nous. L'anonymat fait de chacun de ces textes un écho plus ou moins proche; plus ou moins terrifiant de mes pensées secrètes, de mes pensées refoulées, de l'ombre qui m'habite. Car, comme de raison, nous ne pouvons absolument plus nous soustraire après avoir lu un tel livre à cette vérité déchirante et parfois désastreuse, que la folie est avant tout une pensée à quoi on ne saurait répondre que par cet autre acte de pensée qui témoignerait de ce que la vérité énoncée par la première a été entendue par la seconde, et qu'elle ne saurait de ce fait être réduite au silence, mais bien au contraire qu'elle serait dégagée du silence,

de la peur de dire, de l'angoisse de n'être pas cru: «Tu aimes mieux, dit judicieusement une voix au Soignant, consulter les spécialistes ou les livres pour savoir quoi faire, au lieu d'analyser et de reconnaître ta propre angoisse — tu as peur et tu le nies — tu me nies (p. 164). Dans ce sens aucune analyse du système psychiatrique (qui déborde aujourd'hui très largement le petit monde clos des psychiatres), même poursuivie par les «bénéficiaires», comme on aurait pu en souhaiter une au terme de ce livre, ne sera véritablement possible aussi longtemps que les «soignants» resteront aveugles et sourds à leur propre folie, la folie proprement paranoïaque de l'institution elle-même.

Si le rapport Bédard avait été une réponse vraie au livre de J.C. Pagé, c'est de ce livre qu'on se souviendrait, c'est lui qu'on aurait ré-édité, c'est à apprendre à le lire qu'on formerait aujourd'hui les soignants de quelque discipline qu'ils relèvent, plutôt que de leur faire apprendre par coeur le DSM III.

Espérons au moins que **La folie comme de raison** ne trouvera pas de sitôt la réponse qui le réduirait au silence, mais qu'au contraire, chacune des questions que ce texte pose sera reprise, développée, élaborée, démultipliée malgré toute l'horreur à quoi elles peuvent parfois nous confronter.

Horreur du dedans: la peur si souvent évoquée et l'angoisse qui ne sont que les manifestations extérieures d'une pensée qui se met à penser toute seule: délire, voire d'un langage qui ne se nourrit plus que de sa propre prolifération, sans amarre d'aucune sorte dans la seule fascination d'éclats et d'éclatements d'une polyphonie aussi fascinante qu'étrangement inquiétante:

Azirre
à terre
tes yeux noyaux
T'atomes-tu?
ta tombe tes mots...

Horreur du dehors: toute entière dominée par le crime de notre siècle: le viol auquel est consacré un texte-témoignage, le plus long du livre, particulièrement bouleversant et dont l'implacable crudité ne fait que faire ressortir davantage, dans l'après-coup de la lecture, la multiplicité des violents quotidiens dont les fous sont à tous moments les victi-

mes: l'inceste aussi bien parental que de la part des soignants, le viol médical du corps: corps percés, fouillés, inspectés, gorgés de drogues, mis en fiche; le viol psychologique et policier: «parles! tu ne sortiras d'ici que lorsque tu auras parlé!», mais dans le *double-bind* puisque quoi qu'il dise, le fou, de toute façon, ne sera pas cru. Quelle meilleure protection pour le corps institutionnel des soignants que cette certitude idéologique qu'ils ont largement contribué à renforcer de la non-crédibilité des fous.

Mais justement, la puissance de **La Folie comme de raison**, sa puissance de vérité, tient à ceci qu'on ne sait pas qui parle et qu'on ne parvient pas à identifier qui a écrit tel ou tel texte, des fous ou de ceux qui, enfin!, se sont mis à leur écoute au risque d'en voir leur propre raison vaciller.

Peut-être pour la première fois ne nous est-il plus possible, une fois la dernière page du livre tournée, de nous dire que la folie c'est le symptôme des fous voire, en référence à une philosophie vieille de trois siècles, d'un dérèglement des «humeurs peccantes»; mais qu'au contraire ce sont les fous eux-mêmes qui sont le symptôme de notre «normalité» monstrueuse et leur accroissement désastreux, le symptôme du malaise croissant de notre civilisation.

Nous savons bien pourtant que lorsque nous réussissons à tirer un enfant de son autisme précoce, on voit alors la véritable folie se manifester brusquement dans l'effondrement du père, ou du couple des grands parents voire le suicide d'un frère aîné. Quand donc les soignants se décideront-ils à prendre en compte ce que la clinique la plus élémentaire ne cesse de répéter jour après jour: que le fou n'est que le lieu de fixation, le symptôme manifeste d'une folie qui lui vient d'ailleurs, par déplacement, de ses proches ou de l'institution qui le soigne?

Si **La Folie comme de raison** réussit à nous imposer la vérité de son discours, alors effectivement, il n'y a pour les fous d'autre issue immédiate que la solidarité et pour la psychiatrie et le secteur de la Santé Mentale dans son ensemble que d'entreprendre de se soigner. Tâche colossale dont le nettoyage des écuries d'Augias ne constitue qu'une métaphore bien propre et bien insuffisante.

François Peraldi